

Cher voisin

Michel s'est posté à sa place habituelle : devant la porte d'entrée de son immeuble. Comme ses jambes lui font mal, il s'est assis sur un muret qui entoure la petite pelouse et les trois rhododendrons de la copropriété. A cette heure-ci le soleil ne tape pas encore trop fort, mais il prévoit de rester dehors pendant une heure ou deux, peut-être même plus, aussi s'est-il placé dans l'ombre du platane le plus proche. Précaution supplémentaire, il a apporté un chapeau de paille.

Ce matin tiède est le premier beau matin de printemps. De sa fenêtre, Michel a vu les habitants du quartier sortir en tenue légère et s'interpeller gaiement. D'un seul coup la jubilation l'a envahi. Un ciel d'azur, une lumière dorée, pas un nuage à l'horizon. Oui, c'est le printemps, le vrai, pas celui des giboulées.

Michel aime regarder les gens passer. Quand il les connaît, ne serait-ce qu'un peu, il leur dit bonjour avec un large sourire. S'ils font mine de s'arrêter, il a une phrase toute prête pour amorcer la conversation, une phrase comme : « alors, c'est le printemps ? », « alors, on va au marché ? », « alors on promène le petit ? » Quand il ne les connaît pas (il n'y en a pas beaucoup qu'il ne connaît pas), il ne dit rien, mais il les regarde avec attention, avec intérêt, pendant un bon moment. Si les gens ont l'air de le remarquer, alors il ébauche un petit sourire, un sourire complice, dans l'espoir de leur paraître sympathique.

Michel s'ennuie tout seul, et c'est pourquoi il parle avec tout le monde, les jeunes et les vieux, les ouvriers et les bourgeois, les Français et les Portugais. Il parle de tout ce qui intéresse ses voisins : les enfants, le travail, le coût de la vie, le temps qu'il fait, les travaux dans la rue, les naissances, les décès, etc. Et, bien sûr, il parle aussi, chaque fois qu'il le peut, de ses petites misères (« 81 ans, vous savez, ça se sent dans les mollets ! »), mais il le fait discrètement, sans excès.

Il sait qu'il ne peut pas se permettre d'assommer les passants avec ses histoires de famille et d'hypertension. Du tact, beaucoup de tact, c'est la clé.

A vingt mètres de là, M. Martin sort de chez lui à pied. D'habitude M. Martin ne sort qu'en voiture, dans sa luxueuse voiture à vitres teintées qu'il conduit en regardant droit devant lui, raide, sans saluer personne. On connaît son nom, on connaît son visage, c'est à peu près tout. Les habitants du quartier disent qu'il est désagréable.

Michel a-t-il la berlue ? M. Martin marche vers lui et il a, selon toute apparence, quelque chose à lui dire. Michel se lève pour l'accueillir puis réfléchit qu'il pèse 93 kilos et n'a presque plus de cartilage dans les genoux, alors il se rassied. Si j'avais su, pense-t-il, j'aurais changé de polo. Levant les yeux, il dévisage M. Martin. C'est un homme d'une quarantaine d'années, grand, le crâne dégarni, vêtu d'un costume élégant et, chose curieuse, chaussé de pantoufles. Il ne s'est pas rasé, paraît très agité. Ses lèvres tremblotent par intermittences.

- Bonjour, Monsieur, dit Michel aimablement.

- Bonjour, bonjour, fait l'autre. Vous n'auriez pas vu passer ma femme ?

- Votre femme ?

- Ma femme, oui. Vous la connaissez, n'est-ce pas ?

- Je la connais, je la connais... Disons que je vois qui c'est.

- C'est ce que je voulais dire. Vous ne l'avez pas vue ce matin ?...Ou hier soir ?

- Attendez voir. . . Je ne me souviens pas. . . Non, je ne crois pas.

- Et avant-hier ? . . . ou la semaine dernière ? Vous êtes souvent ici, n'est-ce pas ?

- Eh bien... je ne sais pas. En tout cas ça ne m'a pas marqué.

- Essayez de vous souvenir, c'est important. Vous ne l'auriez pas vue... avec quelqu'un ? Je veux dire avec un homme ?

Michel réfléchit puis secoue la tête. Martin pousse un grand soupir. Il a l'air désespéré.

- Ma femme est partie.

- Comment ça, partie ?

- Partie. . . partie, quoi ! Partie pour de bon ! Elle m'a quitté !

Michel n'aime pas ce début de conversation. Les choses tristes, les choses graves, les drames, tout ça n'est pas pour lui. La souffrance, il sait ce que c'est, il en a eu sa dose autrefois, mais maintenant il n'en veut plus. Pourquoi ce type ne va-t-il pas raconter son histoire ailleurs?

Silence gêné. Par politesse, Michel cherche quelque chose à dire, mais seules des banalités lui viennent à l'esprit.

- On ne sait jamais ! lâche-t-il enfin. Elle va peut-être revenir ce soir...

Martin lui jette un regard bizarre, comme irrité.

- Ne dites pas de bêtises! On voit que votre femme n'est jamais partie !

- Mais si ! proteste Michel, et il a envie d'en dire plus, de parler des fugues de la pauvre Odile qui l'ont bien fait souffrir autrefois - par exemple ce jour-là, une veille de Noël...

- Je sais ce que je dis, poursuit Martin, elle m'a quitté. Depuis plusieurs mois, elle menaçait de partir... pas explicitement, mais sournoisement, par en-dessous, avec ses petites phrases habituelles. Elle adore les petites phrases qui n'ont l'air de rien, mais qui sont pleines de sens, pleines de rancœur. Vendredi dernier, quand je suis rentré du bureau, savez-vous ce qu'elle m'a dit ?

L'homme saisit le bras de Michel et lui raconte comment il en est venu à soupçonner sa femme de le tromper. Le contact physique met Michel mal à l'aise, il se sent pour ainsi dire pris au piège. On sent que Martin revit les événements: son visage devient rouge, ses mâchoires se serrent et parfois sa voix se brise. De temps en temps, profitant d'une pause, Michel essaye de détourner la conversation. « Vous savez, je vis seul » . . . « Ma pauvre Odile est décédée il y a quatre ans ». . . « Les dernières années, elle avait Alzheimer ». . . Mais l'autre ne l'entend pas. Le regard ailleurs, perdu dans ses pensées, il continue à déblatérer.

- Elle vous dira que j'ai tout fait pour la faire partir, mais c'est faux, complètement faux ! Au contraire, j'ai tout fait pour la garder. Je lui ai offert une vie de rêve, une vie qu'elle n'aurait même pas imaginée avant le mariage. Tenez, par exemple...

Michel reste impassible, mais il s'ennuie ferme. Ce matin il est sorti de chez lui pour se distraire, pas pour écouter les histoires de cet excité. Une conversation, c'est un échange, n'est-ce pas ? On se dit des choses aimables, on se donne des nouvelles - des nouvelles gaies de préférence-, on parle chacun à son tour, et puis on se quitte après avoir passé un bon moment, voilà.

Comment se tirer de là? Midi vient de sonner et, tout à l'heure, Martin a fait allusion à son bureau. Pourquoi n'y est-il pas déjà ? Il est sûrement très en retard. Son assistante, ses collaborateurs, ses clients doivent l'attendre avec impatience. Michel sourit, il a une idée.

- Vous n'allez pas au travail ce matin ? demande-t-il.

L'autre le regarde d'un air étrange. Ses sourcils se froncent, ses yeux se rétrécissent tandis qu'une multitude de rides barrent son front. On dirait qu'il fait un grand effort de concentration. Au bout de quelques secondes, il articule :

- Je déteste mon bureau... D'ailleurs, je n'irai plus... Je me demande ce que je vais faire... En fait je crois...

Il hésite puis reprend,

- Je crois que je vais me flinguer !

Michel sursaute. Le visage de Martin se creuse et ses yeux se remplissent de larmes. Se prenant la tête dans les mains, il s'incline vers le sol, très bas, comme sous le poids d'une charge énorme. Devant Michel, il n'y a plus qu'un crâne rose luisant et un dos plat secoué de sanglots.

- Pourquoi m'a-t-elle fait ça ? hoquète Martin... Pourquoi ?...

Un ange passe. Michel plaint le pauvre homme, oui, il le plaint. . . mais à vrai dire pas tellement. Il le trouve sans-gêne et, comment dire ? indécent. On ne parle pas de suicide devant un vieux monsieur cardiaque et sans le sou quand on a quarante ans, une belle maison, une voiture de luxe et des tas d'amis qui ne demandent certainement pas mieux que de vous écouter. Non, on n'a pas le droit ! Pourtant Michel hésite à lui tourner le dos. Il faut d'abord le calmer.

- Voyons, mon vieux, ne vous mettez pas dans des états pareils...

Il ajoute d'un ton encourageant :

- Vous dites que votre femme est partie, mais au fond vous n'en savez rien, pas vrai ?

C'est alors que retentit un « blip » venu de l'intérieur du veston de Martin. Lentement ce dernier se redresse et farfouille dans sa poche à la recherche de son téléphone. L'ayant sorti, il l'allume, regarde l'écran, sursaute, le regarde une deuxième et une troisième fois comme pour s'assurer qu'il a bien lu et, à la stupeur de Michel, change de visage d'un seul coup. Un sourire apparaît sur ses lèvres, grandit, illumine ses traits.

- C'est idiot, lâche-t-il - et tout de suite Michel note que sa voix aussi a changé : elle n'est plus exaltée, elle est devenue calme, pondérée... Ma femme est allée

passer quelques jours chez sa sœur à Londres... Elle a oublié de m'en parler, elle est tellement tête en l'air !... Je me suis imaginé des choses des choses absurdes!...

Tout en parlant, il dévisage Michel avec suspicion. Son regard, égaré il y a une minute, est maintenant aigu et froid. Se sentant étudié de la tête aux pieds, Michel regrette à nouveau de ne pas avoir changé de polo. Il pense aussi à ses souliers, des godillots informes et percés qu'il porte été comme hiver parce que ce sont les seuls que ses pieds supportent, et il aimerait bien les cacher.

L'inspection finie, Martin rajuste sa veste et toussote. Il ne tient plus en place.

- Je vous ai dérangé pour rien, dit-il sèchement. Je regrette, ça ne se reproduira pas.

A sa façon distante de saluer sans tendre la main, Michel comprend qu'effectivement Martin regrette de lui avoir parlé. Il croit même voir, mais peut-être n'est-ce qu'une impression, une lueur de dégoût dans ses yeux.

Le voilà parti.

Midi et demie sonne au clocher de l'église. Le soleil est maintenant haut et chaud. Michel jette un coup d'œil circulaire dans la rue, à la recherche de visages familiers, mais beaucoup de gens sont déjà rentrés chez eux pour déjeuner. Ceux qui sont encore dans la rue marchent d'un pas pressé, ils n'ont plus le temps de s'arrêter. Quand Michel les hèle, ils ne répondent que par un geste amical ou bien crient : « une autre fois ! » Voilà, la matinée est fichue ! Michel se tasse sur son petit mur, seul et morose. Depuis une heure et demie qu'il est là, il aurait pu parler à une demi-douzaine de personnes si seulement ce raseur de Martin ne l'avait pas abordé. Quelle malchance ! D'ailleurs, ce type est arrogant et snob, c'est bien dommage que sa femme ne l'ait pas vraiment quitté. Le jour où elle le lâchera pour de bon, Michel ne le plaindra pas.

Que faire ? La rue se vide peu à peu, il n'a plus qu'à rentrer dans son studio en entresol sans ascenseur, minuscule et sombre. L'escalier n'a que douze marches, mais il lui paraît un peu plus raide chaque jour. Michel est déjà de mauvaise humeur quand il commence à grimper et, à mesure que ses jambes s'alourdissent et que sa respiration s'accélère, sa colère grandit. Dès la septième marche, il doit s'arrêter pour se reposer. Son moral est bien bas, la journée lui paraît irrémédiablement gâchée, qui sait si le temps ne va pas virer à la pluie. Et puis cette cage d'escalier est tellement noire !... Tout cela, c'est à cause de ce cocu... car enfin ce matin tout allait bien, la journée s'annonçait joyeuse, festive !

Michel reprend son ascension en ronchonnant. A un mètre du palier, épuisé, il se souvient tout à coup qu'il a oublié de faire des courses à la supérette. Chez lui il n'y a

plus rien à manger si ce n'est peut-être (et encore, ce n'est pas sûr) un reste de tête de veau. Cette nouvelle contrariété achève de le mettre en rage. Il frappe du pied violemment sur la marche, jette son chapeau de paille et crie à pleins poumons . « Je t'emmerde, pauvre con ! »

A vingt mètres de là, le voisin sort du parking au volant de sa grosse voiture. Lui aussi ronchonne car il est très en retard. Son assistante, ses collaborateurs et ses clients l'attendent avec impatience au bureau.

Il en veut particulièrement à ce gros type vulgaire qui l'a abordé quand il est sorti de chez lui et qui lui a fait perdre plus d'une heure en lui racontant sa vie. A-t-on idée d'agresser les gens de cette façon ! D'ailleurs, c'est un vieil ivrogne, Martin l'a vu tout de suite à ses joues violettes et à son nez bourgeonnant. On rencontre de drôles d'oiseaux dans ce quartier. S'il savait, ce type, à quel point Martin se fout de sa solitude, de son veuvage, de ses fins de mois difficiles !

- Je t'emmerde, pauvre con ! grommelle Martin en passant devant l'immeuble de Michel.

Dehors le soleil inonde la rue et fait scintiller le vert tendre des platanes. C'est une très belle journée.